Lyonel
Trouillot

La belle amour humaine

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

A bord de la voiture de Thomas, son guide, une jeune occidentale, Anaïse, se dirige vers un petit village côtier d'Haïti où elle espère retrouver les traces d'un père qu'elle a à peine connu et éclaircir l'énigme aux allures de règlement de comptes qui fonde son roman familial. Le caractère particulier de ce voyage encourage bientôt Thomas à prévenir la jeune femme qu'il lui faudra très probablement renoncer à une telle enquête pour faire l'expérience, dans ce village de pêcheurs dont il est lui-même issu, d'un véritable territoire de l'altérité où les lois sont amicales et fl exibles, les morts joyeux, et où l'humaine condition se réinvente sans cesse face aux appétits féroces de ceux qui, à la manière du grand-père d'Anaïse et de son complice en exactions, le "colonel" – tous deux jadis mystérieusement disparus dans un incendie –, cherchent à s'octroyer un monde qui appartient à tous.

Dans ce roman qui prône un exercice inédit de la justice et une fraternité sensible entre les hommes sous l'égide de la question : "Quel usage faut-il faire de sa présence au monde ?", Lyonel Trouillot, au sommet de son art, interroge le hasard des destinées qui vous font naître blanc ou noir, puissant ou misérable, ici ou ailleurs – au Nord ou au Sud. S'il est vrai qu'on est toujours "l'autre de quelqu'un", comment et avec qui se lier, comment construire son vivre-ensemble sinon par le geste – plus que jamais indispensable en des temps égarés – d'accueillir, de comprendre ?

"DOMAINE FRANÇAIS"

LYONEL TROUILLOT

Romancier et poète, intellectuel engagé, acteur passionné de la scène francophone mondiale, Lyonel Trouillot est né en 1956 dans la capitale haïtienne, Port-au-Prince, où il vit toujours aujourd'hui. Son oeuvre est publiée chez Actes Sud, et son précédent roman, Yanvalou pour Charlie*, a obtenu le prix Wepler 2009.*

DU MÊME AUTEUR

DEPALE, pwezi, en collaboration avec Richard Narcisse, éditions de l'Association des écrivains haïtiens, Port-au-Prince, 1979.
LES FOUS DE SAINT-ANTOINE, roman, éditions Deschamps, Port-au-Prince, 1989.
LE LIVRE DE MARIE, roman, éditions Mémoire, Port-au-Prince, 1993.
LA PETITE FILLE AU REGARD D'ÎLE, poésie, éditions Mémoire, Port-au-Prince, 1994.
ZANJ NAN DLO, pwezi, éditions Mémoire, Port-au-Prince, 1994.
LES DITS DU FOU DE L'ÎLE, éditions de l'Ile, 1997.
RUE DES PAS-PERDUS, Actes Sud, 1998 ; Babel n° 517, 2002.
THÉRÈSE EN MILLE MORCEAUX, Actes Sud, 2000.
LES ENFANTS DES HÉROS, Actes Sud, 2002 ; Babel n° 824, 2007.
BICENTENAIRE, Actes Sud, 2004 ; Babel n° 731, 2006 ; Hatier, 2008.
L'AMOUR AVANT QUE J'OUBLIE, Actes Sud/Leméac, 2007 ; Babel n° 969, 2009.
HAÏTI (photographies de Jane Evelyn Atwood), Actes Sud, 2008.
LETTRES DE LOIN EN LOIN. UNE CORRESPONDANCE HAÏTIENNE, avec Sophie Boutaud de la Combe, Actes Sud, 2008.
RA GAGANN, pwezi, Atelier Jeudi soir, 2008.
ÉLOGE DE LA CONTEMPLATION, poésie, Riveneuve, 2009.
YANVALOU POUR CHARLIE, Actes Sud/Leméac, 2009 (prix Wepler, 2009) ; Babel n° 1069, 2011.

© ACTES SUD, 2011
ISBN 978-2-330-00112-4

© LEMÉAC, 2011
pour la publication en langue française au Canada
ISBN 978-2-7609-0729-4

LYONEL TROUILLOT

La Belle Amour humaine

roman

ACTES SUD

Pour Sabine, Anne-Gaëlle,
pour Anaïs à qui je dois la fin.

A la mémoire de Jacques Stephen Alexis, le maître.

Mais en vérité je l'attends
Avec mon cœur avec mon âme
Et sur le pont des Reviens-t'en
Si jamais revient cette femme
je lui dirai Je suis content

GUILLAUME APOLLINAIRE

Voilà dix ans que j'attends ma première nuit d'amour, la nuit qui me réveillera et m'amènera au jour…

JACQUES STEPHEN ALEXIS

“La belle amour humaine” est le titre d’un message de vœux que Jacques Stephen Alexis a publié en janvier 1957 dans *Les Lettres françaises. (N.d.A.)*

ANAÏSE

La mer avait été plus généreuse que d'ordinaire, et les pêcheurs avaient fait dans la journée une telle provision de sardes et de langoustes que, le soir venu, de retour au village, après avoir rangé leurs barques et rassuré leurs compagnes, ils consacrèrent leur temps à des chansons de mer, et, le regard levé vers les constellations, ils ne virent pas brûler les flammes de l'incendie. De mémoire de villageois, jamais ils ne vécurent meilleur matin ni meilleure nuit, et, n'était le souvenir charnel des mets et des baisers, ils pourraient croire avoir rêvé. Voilà ce que les hommes te diront. Les femmes ajouteront pour leur part qu'il ventait ce soir-là un air de parfum frais, mélange de petit baume, de jasmin et d'ilang-ilang. Heureuses, elles redevinrent petites filles et s'endormirent fenêtres ouvertes en rêvant de beaux capitaines. De mémoire de femmes de marins, jamais elles ne voyagèrent aussi loin, ne touchèrent plus beaux paysages, ne partagèrent plus tendres étreintes et ne firent plus belles rencontres. Nulle odeur de brûlé ne vint troubler leurs songes. Voilà ce qu'elles te diront. S'il faut aller dans le détail de ce que firent ceux qui ne sont ni marins ni femmes de marins, ni réductibles à cette première fonction, le métier de marin n'interdisant point d'être par ailleurs tambourineur, joueur de dés ou philosophe, tu apprendras que Justin, le

législateur bénévole et autodidacte, avait travaillé jusqu'à l'aurore sur son code des nouvelles lois usuelles au service du bonheur, au chapitre essentiel portant sur l'union libre, le don, la réciprocité et autres vertus quotidiennes. Tout excité et fier de ses propositions, il avait installé sa chaise devant la mer pour attendre le lever du jour en buvant du thé de corossol, et ne fut témoin que d'une chose : le feu doux du soleil levant. Le peintre Frantz Jacob, son neveu et Solène, la jeune fille à la beauté sauvage, avaient passé une partie de la nuit à parler de peinture, des forces et des faiblesses des lignes et des couleurs, de leur pouvoir et de leur impuissance à rendre les choses à la fois telles qu'elles sont et telles qu'elles ne sont pas, et, passant de l'art à la vie, la conversation porta sur l'arrogance de celui ou de celle prétendant pouvoir établir en toutes circonstances la différence entre l'action et la pensée, le rêve et la réalité, le mensonge et la vérité. Les oiseaux de nuit avaient beaucoup chanté, improvisant à l'occasion, ajoutant ainsi leur quote-part à la conversation. S'il faut revenir au général, tenter de décrire l'atmosphère et donner une vision d'ensemble, tu sauras que l'eau était calme, les esprits apaisés, aucun signe d'agitation, ni migraine ni rage de dents, n'était venu troubler le sommeil des enfants, qui laissèrent leurs mères à leurs rêves et attendirent le matin pour formuler leurs demandes de tendresse et de lait. Malgré la pauvreté et l'isolement, la ville côtière d'Anse-à-Fôleur avait vécu un jour et une nuit au plus près de la perfection, et nul ne pouvait apporter le moindre renseignement sur les causes et les circonstances de l'incendie. Le lendemain du drame, si drame il y eut, à huit heures, après avoir bu le café préparé par sa compagne et embrassé sa chérie en signe de remerciement, un rituel invariable en vingt ans

de concubinage, le chef de section, l'unique représentant de la force publique dans le village, constata en effectuant sa ronde que l'emplacement des maisons était vide, mis à part deux petits tas de cendres identiques, et que le colonel et l'homme d'affaires ne s'adonnaient pas à leur habituelle marche triomphale sur la plage. Sans consulter sa concubine – elle n'eût pas manqué de lui déconseiller d'entreprendre une démarche ne présentant nul intérêt pour la communauté, et de le mettre en garde contre tout appel à des forces extérieures pour résoudre un problème local –, il s'en alla alors à vélo au village voisin, attendit une heure pour avoir une ligne avec la capitale et avisa les autorités.

Voilà ce qu'ils te diront, s'il leur vient l'envie de parler. Là-bas, à vivre de mer et d'arc-en-ciel, les couleurs souvent leur suffisent. Ils savent rester des journées entières à arpenter leur bord de mer sans mettre des mots sur leurs pensées. Ce n'est pas comme ici où la vie a peur du silence. Ici, si au réveil on ne s'est pas préparé à partir au combat, on n'a pas la vie devant soi. Le pain, ça se chasse comme le gibier, et vu qu'il n'y en a pas pour tout le monde, le bruit a remplacé l'espoir. Ce que tu as vu à l'aéroport, vingt porteurs pour une seule valise qui baragouinent dans toutes les langues, c'est rien. Attends de voir le centre-ville. Il nous faudra le traverser, patauger dans le bruit jusqu'à la gare du Nord. Les étrangers souvent y perdent leurs oreilles, à entendre malgré eux, égaux en droits dans le vacarme, les choses, les bêtes et les humains. Les casseroles. Les pots d'échappement. Les crieurs qui marchandent tout, des élixirs aux antibiotiques en passant par les crèmes éclaircissantes et les pilules qui font grossir. Les fonctionnaires de la mairie qui chassent les marchandes de céréales, de fruits et de légumes installées sur la chaussée. Les porte-voix des volontaires de la santé publique qui vantent les vertus du lait maternel et du lavage des mains. Nul ne peut écouter tant de bruits en même temps, qui s'opposent, se

contredisent, te crèvent les tympans pour fourrer dans ta tête l'illusion du mouvement. Les queues devant le bureau de l'Immigration et le ministère des Affaires sociales, les menaces des agents de sécurité et les réactions de la foule, va te faire voir, cela fait des semaines qu'on attend. Les taxis-motos qui se faufilent entre les voitures. Les cambistes qui te vendent de la fausse monnaie au taux du jour et mettent leurs billets devant la gueule du passant pour attirer la clientèle. Les agents de la circulation qui font causette avec leurs maîtresses au milieu de la rue. Les piétons qui se rentrent dedans et s'engueulent à qui la faute. Au centre-ville, le bruit c'est comme la pauvreté, on n'en a jamais fait le tour. La pauvreté, chaque fois qu'on croit la circonscrire dans des quartiers créés pour elle, elle déborde et se lève ailleurs. Le bruit, ici, c'est pareil. Pas moyen de dresser une liste. Les camions-citernes qui râlent et dégoulinent en grimpant les collines. Les grands enfants. Les petits enfants. Les encore enfants qui font des enfants. Les balles perdues. Les fous de Dieu, les annonceurs de fin du monde qui te reprochent de n'avoir pas accepté Jésus pour ton sauveur personnel. Les sirènes des cortèges officiels. Les postes de radio des commerces de trottoir qui crachent en boucle les actualités du malheur et les numéros gagnants à la loterie. La foule qui crie au voleur. Le voleur qui se mêle à la foule et crie plus fort que les autres. Les combats de chiens, les petits d'un côté, les gros de l'autre, comme chez les humains, les petits qui s'enfuient en pleurant leur défaite avant de revenir à la charge pour se faire battre une nouvelle fois par les gros. L'assistance composée de chômeurs et de porte-faix qui en ont marre de revoir le même spectacle, même si c'est gratuit, et s'arment de bâtons pour disperser la meute. Et,